

Confessions . . .

Al-Wadi (Hadith al-Wadi), 19 octobre 1934

Si jamais quelqu'un vous affirme que le bienveillant homme jouit de la paix de l'esprit, de la sérénité du cœur, et d'une entière absence de souci — qu'il dort profondément toute la nuit et rit sans retenue tout le jour — ne le croyez pas, et ne prêtez nulle attention à ce qu'il dit. Car le président du Conseil se trouve aussi éloigné que possible de la paix de l'esprit ; il est totalement étranger à la sérénité du cœur ; il est entièrement privé de cette absence de souci qu'il chérit tant. Et ce ne sont pas les problèmes ordinaires qui gâtent ses journées et le tiennent éveillé la nuit — car l'homme vit aux côtés de ces problèmes depuis que les rênes du gouvernement lui furent confiées, et il vit à leurs côtés comme un ami vit aux côtés d'un autre ami : une existence toute d'harmonie et d'affection, que ne trouble ni lassitude ni fatigue, que ne gâte ni irritation ni détresse. Peut-être le président du Conseil n'est-il jamais réellement parvenu à résoudre ces problèmes simplement parce qu'il s'est tant habitué à vivre avec eux, trouvant dans leur compagnie constante un plaisir et un agrément qui lui sont propres — non parce qu'il serait incapable de les résoudre. Car l'homme est bienveillant, certes, mais il est aussi habile ; l'homme est bienveillant, certes, mais il est aussi fort — et s'il avait vraiment voulu résoudre ces problèmes, rien ne l'en aurait empêché. Il a simplement choisi de les préserver, de peur que sa vie tout entière ne devînt trop facile, trop aisée, trop entièrement pavée. Ce qui occupe son esprit, alors, ce ne sont point ces problèmes ordinaires, puisque les problèmes ordinaires le troublent à peine — ce sont plutôt ces problèmes soudains dont les gens ont commencé à parler dès le tout début de l'été, puis dont ils n'ont cessé d'insister à parler, de plus en plus, à mesure que l'été avançait, jusqu'à ce que l'atmosphère égyptienne finît par s'en emplir totalement, dès l'arrivée du délégué du Haut-Commissaire. Les rumeurs se sont répandues, ont divergé, se sont heurtées violemment les unes aux autres, au point d'occuper toute l'attention du public durant ces dernières semaines — et le président du Conseil s'est montré courageux, résistant, résolu et audacieux : il a tenu bon face à ces rumeurs, leur opposant un silence profond et ininterrompu, puis a abandonné la simple résistance pour la contre-attaque ouverte, prenant la parole, et parlant encore bien davantage. Les journaux du gouvernement ont suivi son exemple, attaquant comme il attaquait, parlant comme il parlait, persistant dans le

déni et le démenti exactement comme le bienveillant homme lui-même persistait dans le déni et le démenti. Mais les rumeurs, semble-t-il, refusent tout simplement de s'effrayer, refusent même de connaître la peur, refusent de fuir, et refusent même d'y songer — tenant tête au président du Conseil exactement comme le président du Conseil leur tient tête. Les rumeurs, de leur côté, ont choisi de se taire quelques jours, laissant au président du Conseil et à ses partisans l'occasion de vider entièrement leur carquois, et de dire absolument tout ce qu'ils avaient à dire. Puis, cette occasion passée, les rumeurs sont revenues au mouvement et à l'activité, à la propagation et à l'insistance renouvelée. Et ce même Muqattam, qui avait si abondamment démenti, si extravagamment réfuté, dépassant toute mesure dans ses dénégations, allant jusqu'à mettre la poésie elle-même au service du déni et du démenti, est revenu pas plus tard qu'hier consigner certaines des rumeurs mêmes qu'il avait autrefois démenties — rapportant que certains milieux anglais auraient exprimé certains vœux destinés à parvenir à telle partie égyptienne, et rapportant la rumeur selon laquelle la direction du Cabinet royal, restée vacante si longtemps, pourrait bientôt être confiée à quelqu'un. Et à peine le public avait-il lu le Muqattam, l'avait-il compris, et avait-il saisi ce que le Muqattam entendait signaler, que le jour se leva ce matin même sur un journal gouvernemental de langue française publiant un article des plus étranges — tout à fait différent de tout ce qu'il avait jamais écrit auparavant, et que personne n'aurait pu attendre de lui — faisant l'éloge de la presse égyptienne tout entière, et faisant l'éloge de la presse d'opposition en particulier, allant même jusqu'à couvrir de louanges les rédacteurs en chef mêmes des journaux d'opposition qu'il exhortait encore, pas plus tard que dimanche dernier, à briser leurs plumes et à se reconvertir dans le commerce de la mode, et qu'il traitait, quelques jours à peine auparavant, de lâches et de faibles.

Oui — il fait maintenant l'éloge des journaux d'opposition et de leurs rédacteurs, parce que ces mêmes journaux, prétend-il, auraient oublié toute la rancœur et le ressentiment qui emplissaient jadis le cœur de leurs propriétaires et de leurs partis, auraient mis entièrement de côté toute querelle interne, et se seraient accordés avec les journaux loyalistes sur un seul point que commande le patriotisme véritable et sincère : la protection de l'indépendance, et la résistance à l'ingérence étrangère dans les affaires proprement égyptiennes. Il est certes exact que les journaux d'opposition ont répondu aujourd'hui exactement comme ils ont toujours répondu, et répondront toujours, à l'appel du patriotisme véritable, et ont résisté, comme ils résisteront toujours, à

toute ingérence étrangère dans les affaires égyptiennes — car ils ne furent fondés pour nulle autre fin, et ne conçoivent la vie que sous cet angle. Mais certaines autres gens, que ce même journal connaît fort bien, savent admirablement se boucher les oreilles dès l'instant où le patriotisme véritable les appelle à protéger l'indépendance, à dénoncer l'ingérence étrangère dans les affaires égyptiennes, à protester contre les inspections de la police menées par le délégué du Haut-Commissaire, et à exiger réparation pour l'Égypte et pour les Égyptiens à la suite de l'agression commise par des soldats britanniques contre des fils de cette nation — une agression dont la mort même fut l'une des conséquences.

Ces mêmes gens traitent le patriotisme comme un simple commerce, s'y réfugiant chaque fois qu'ils y voient un espoir de survie, et s'en détournant chaque fois qu'ils y voient au contraire une exposition au danger. Quoi qu'il en soit, ce journal gouvernemental consigne à présent, exactement comme le Muqattam le consignait hier, que la situation politique est délicate, que l'indépendance égyptienne se trouve exposée au danger, et que la nation a besoin de l'union de ses propres fils. Il se passe donc bel et bien quelque chose — et quelque chose de véritablement grave — dans l'air. Et ce même journal, il y a un jour ou deux à peine, niait catégoriquement qu'il se passât quoi que ce soit dans l'air, exactement comme le Muqattam le niait également. Un développement nouveau se serait-il donc réellement produit ? Un incident aurait-il eu lieu, que le public ignorait jusqu'alors, et qu'il ignore toujours à l'heure actuelle ? Et le journal du président du Conseil lui-même consigne ce matin même que quelque chose se trame bel et bien — maudissant l'opposition, comme il en a pris l'habitude, mais évoquant aussi une heure redoutable qui approche, et notant que le gouvernement ne saurait se permettre de consacrer le moindre temps à l'opposition, car il porte désormais un devoir de la plus haute gravité : sauver la nation. Sauver la nation de quoi, au juste ? Tout, selon le gouvernement lui-même et selon ses journaux, était parfaitement calme jusqu'à hier encore — quelque chose se serait-il donc produit depuis hier ? Et que pourrait bien être, au juste, cette chose ?

Non — rien n'a jamais été calme du tout. Tout, au contraire, était plongé dans le plus grand désordre depuis le début — mais les ministres et les partisans du gouvernement se sont efforcés de résister à cette réalité, jusqu'à ce qu'ils se trouvent enfin dépassés par leur propre incapacité à poursuivre cette résistance, et que leurs journaux commencent à reconnaître une part de la vérité. Il ne s'écoulera plus bien

des jours avant que ces mêmes journaux, et les ministres avec eux, ne reconnaissent la vérité tout entière — avant que le public ne sache avec une certitude absolue que ces rumeurs qui lui parvenaient au sujet de la crise n'étaient jamais des mensonges, mais ne lui disaient rien d'autre que la pure et incontestable vérité. Si seulement les ministres avaient mesuré tout le poids de la responsabilité qu'ils portent devant leur propre nation, ils n'auraient jamais hésité un seul instant à montrer à l'Égypte tout ce qui pouvait véritablement être montré de cette crise, et n'auraient jamais laissé cette nation tout entière dans un tel désarroi, un tel désordre. Mais ils se sont accordé à eux-mêmes une infaillibilité qu'ils ne possèdent nullement, s'accaparant les affaires du peuple sans le consentement du peuple, s'imaginant capables de porter seuls tout le poids de ces charges — pour se retrouver bientôt dépassés par leur propre incapacité, découvrant qu'ils étaient bien trop faibles pour assumer de telles responsabilités après tout. Et les voici maintenant qui recherchent l'aide et le soutien du peuple — et le peuple ne leur marchanderait jamais cette aide ni ce soutien, mais seulement s'ils s'adressent à des hommes que le peuple aime réellement, et qui aiment le peuple en retour ; des hommes en qui le peuple a confiance, et qui ont confiance dans le peuple en retour ; des hommes auprès de qui le peuple se sent en paix, et qui se sentent en paix auprès du peuple en retour. Et les ministres connaissent fort bien leur véritable position dans l'amour, la confiance et la sérénité du peuple — et nous croyons qu'ils savent fort bien, également, que leur devoir national leur impose, en ces jours si éprouvants, de démissionner, et de céder leur place à d'autres hommes, des hommes qui pourraient trouver, dans le soutien et l'appui du peuple lui-même, une force suffisante pour garantir à la nation les droits qui lui reviennent légitimement.

Le peuple ne faillira jamais à s'acquitter du devoir qu'il se doit à lui-même et à sa propre patrie — mais le peuple ne se relâchera pas non plus dans l'exigence de ce qui lui revient de droit. Ceux qui comptent sur le soutien du peuple sont tenus de satisfaire le peuple avant toute chose. Ceux qui s'appuient sur l'amour du peuple sont tenus de comprendre que les peuples ne s'aiment jamais par contrainte, mais seulement par un consentement véritable. Et le peuple égyptien n'aime que ceux qui lui reconnaissent pleinement son droit entier à la liberté, à la dignité, à la fierté et à l'indépendance. Ceux qui souhaitent que ce peuple les soutienne et défende leur cause doivent, avant toute chose, lui céder sa propre liberté, sauvegarder sa dignité et sa fierté, et reconnaître que les affaires du peuple doivent être gérées par des mandataires du peuple,

liés à lui par le consentement et l'amour — jamais par la force et la violence.